



N°32
Décembre 2013

SAMDO AVENIR

Association reconnue d'intérêt général n°004400529 – Rue du Barri – Lincel – 04870 Saint Michel-l'Observatoire – France
Téléphone : 04.92.76.68.45 - Mail : samdoavenir@samdoavenir.org - Site internet : samdoavenir.org

L'EDITO EN DUO !

Tour du Manaslu et 4 jours à Samdo pour Bruno et son fils ; « demi-tour » du Manaslu et 8 jours à Samdo pour Nicole ; Tsum Valley avec Claudie, Robert, Serge et Jean-Christophe : l'automne a été Népalais ! Il nous aura permis d'appréhender de plus près l'ensemble des problématiques évoquées tout au long de l'année, de connaître l'ensemble des acteurs du développement de Samdo, et, finalement, de confronter l'ampleur de la tâche à notre enthousiasme et à notre détermination.

Des séjours riches d'enseignements, dont nous allons nous efforcer de vous faire le récit sur deux bulletins.

Nicole MASSEL et Bruno ICARDI



SPECIAL SEJOURS A SAMDO

ENFIN LE TOUR DU MANASLU !

En 2005, après une superbe ascension depuis Gorkha, via Barpakh, et au plus fort de la guérilla maoïste, notre groupe de trekkers avait dû rebrousser chemin à Samagaon, après plusieurs jours de pluie et de neige qui avaient fini par rendre le Larkya Pass infranchissable. A cette époque, Samdo Avenir n'existait pas encore... Ce n'est donc que 8 ans plus tard que l'occasion se présente à nouveau de faire le tour du Manaslu et de voir enfin ce village de Samdo, objet de toutes nos attentions depuis 2007. Un récit de Bruno ICARDI.

Judi 26 septembre 2013 – Nous pensions avoir connu le pire, hier, avec cet interminable voyage en bus « Tata », entre Katmandou et Arughat. Mais au Népal, on n'est jamais à l'abri d'une surprise, bonne ou mauvaise. Et aujourd'hui, nous sommes tombés sur la mauvaise ; voire même les mauvaises. Tout d'abord, c'est la jeep annoncée qui ne vient pas, et se transforme en bus ; puis le bus se transforme en camion de marchandises tant il est chargé d'un peu tout, et notamment de bouteilles de gaz et de jerricans d'essence. Quant à la piste... comment dire... c'est indescriptible : des creux, des bosses, des roues qui frôlent le vide, un « éclaircur » qui court devant pour rajouter quelques roches, ou en enlever d'ailleurs, pour permettre au bus de franchir une ornière. Que dis-je une ornière ? Un cratère ! Un gouffre !

Nous sommes sur le point de fomentier une rébellion et d'exiger de quitter cet enfer roulant lorsque, à notre nouvelle grande surprise (bonne cette fois), nous arrivons à Soti Khola, terminus du bus ! De là, il nous faudra à peine 2 heures de marche pour rejoindre Lapu Bensi, première étape de notre trek...

Lorsque le bus accueille ces femmes chargées et transporte ces kilos et ces tonnes de vivres, on mesure le soulagement qu'il peut apporter à ces villages du bout du monde. Mais à quel prix ! La vitesse, le bruit, l'odeur de gazoil, le danger, la dégradation... Sans doute est-ce ce que nos propres communautés villageoises ont vécu, à la fin du XIXème Siècle avec l'arrivée du chemin de fer, et au milieu du XXème avec l'avènement de l'automobile ; mais aujourd'hui on sait les nuisances, et on sait les réduire. Pas ici.

Vendredi 27 septembre – Les choses sérieuses commencent, avec cette première vraie journée de marche, sous une chaleur moite. Un sentier relativement peu escarpé, le long de la Budhi Gandaki. On chemine parfois dans le lit majeur du torrent où quelques campements de fortune offrent le gîte aux caravaniers et le couvert aux trekkers, le temps d'une saison seulement ; car tout sera emporté au printemps, lorsque la rivière, grossie par l'eau des sources et des glaciers, reprendra tout son lit.

Les paysages sont toujours aussi fascinants : c'est un décor de cascades et de cultures en terrasses qui nous entoure ; les gorges ne se sont pas encore resserrées.

Les scènes de vie sont toujours aussi insolites, touchantes, spectaculaires, anachroniques, belles souvent, effrayantes parfois.

Le temps semble s'être arrêté, et, depuis mon premier séjour au Népal il y a 15 ans, rien ne semble avoir vraiment changé... sauf le bus ! Et le téléphone portable ! Et la construction des lodges ! Khola Bensi, notre seconde étape, est ainsi en pleine furie immobilière : partout des lodges flambant neufs, et partout des constructions nouvelles, massives, imposantes, autour desquelles les hommes s'affairent : on tord le fer, on casse la roche, on taille la pierre, on abat des arbres, on scie des planches, et tout cela à la seule force du poignet.



Vieilles femmes à Macchakhola

Samedi 28 septembre – Un orage a éclaté durant la nuit, pas très violent mais suffisant pour grossir la Budhi Gandaki qui transporte ce matin une eau boueuse de la terre ravivée.

Au lever, les gestes sont déjà presque automatiques : une rapide toilette, le linge de nuit soigneusement plié, les vêtements de la veille endossés (ils ne sont pas encore trop sales) ; on ferme les sacs, on remplit les gourdes, et c'est l'heure du petit déjeuner : chapati, pancake, pain tibétain, œufs, thé ou café... Tout et n'importe quoi sauf le porridge !

Une spécialité de Khola Bensi, le café torréfié, plutôt bon ma foi. Sur la route de Jagat, la pluie a laissé des traces : des glissements de boue, des éboulis qu'il vaut mieux franchir rapidement tant il semble qu'un papillon suffirait à faire dégringoler ces amas de roches en suspension.

Une halte à Tatopani s'impose : Didi Nicole profite des eaux chaudes naturelles pour laver et soigner sa longue chevelure.

Puis nous franchissons un pont improbable : j'ai d'abord pensé, de loin, qu'il s'agissait d'un pont abandonné, avec son plancher mal jointé et sa rampe rouillée... Mais non, c'est bien par là que l'on passe, un par un, histoire sans doute, pour Dawa notre guide, de ne pas perdre d'un coup tout son petit équipage.

A Thulo Dungga, nous franchissons nos premiers mille mètres d'altitude ; plus que 4.000...

L'étape est belle, la plus éprouvante depuis notre départ, et donc de nature à bien nous mettre en jambes. Nous faisons halte à Jagat, un grand village, propre (j'y découvre pour la première fois des « dokos » corbeilles), animé d'un va et viens incessant d'enfants, de femmes, de mules, de chèvres, sous le regard indifférent de quelques vieillards impassibles.

Il pleut.

Dimanche 29 septembre – Déjà une semaine que nous avons quitté Paris, et je suis partagé entre le sentiment de culpabilité d'avoir « abandonné » mon épouse et ma petite Emma, et le plaisir de ce nouveau voyage en terre népalaise en compagnie de mon amie Nicole pour la 4^{ème} fois, et de mon fils Marco pour la seconde fois. Je suppose que personne n'échappe à ce dilemme heureusement momentané...

Nous sommes entrés dans le périmètre de sauvegarde de la région du Manaslu, l'équivalent de nos parcs nationaux, et cela se voit : un soin tout particulier est accordé à l'entretien des chemins et des rues des villages, à la propreté, à la gestion de l'eau... jusqu'au prochain amas de détritiques, à flanc de coteau, qui vient rappeler que le combat sanitaire passe avant tout par

l'éducation, et que l'éducation ne peut aller de pair qu'avec le développement économique.

La route est belle, en balcon, dans la gorge à présent rétrécie de la Budhi Gandaki ; odorante aussi, avec tous ces buissons de gandja (« canabis » en latin, « marijuana » en hippie) que nous frôlons tout au long du sentier qui nous mène à Deng. Sept heures de marche aujourd'hui, et 500 mètres de dénivelé positif ; mais avec toutes ces « montagnes russes » que nous avons franchi, on doit être plus proche de 5.000 mètres ! A ce rythme là, à la fin du séjour, nous aurons gravi trois fois l'Everest !

Le stupa à la porte du village, et ces premiers drapeaux de prières qui flottent au bout de mâts de fortune, traduisent notre entrée en territoire bouddhiste. Pour la première fois, nous apercevons un morceau d'Himalaya, le massif des Ganesh Himal.

Lundi 30 septembre – Pour la première fois également, cette nuit, nous avons dormi dans nos duvets ! En route pour Namrung, mais en passant par Ghap plutôt que Prok, afin de mieux équilibrer les étapes.

Nous atteignons 2.000 mètres d'altitude à Bihi. Etonnamment, la végétation est encore très luxuriante, et, sur les lopins en terrasses, on cultive encore la moutarde et l'amarante aux mille reflets roses.

Nous déjeunons à Ghap du traditionnel et emblématique « dal bhat » : depuis notre départ, invariablement, à midi, nous mangeons un dal bhat. Et il est chaque jour différent. Personnellement, sans en être un « fan » inconditionnel, il me permet d'éviter la friture et le légume bouilli qui, au bout de quelques jours de régime, me feraient presque regretter le « Big Mac » !

Nous parvenons à Namrung après 7 heures de marche à nouveau, mais d'une montée cette fois régulière. A 2.630 mètres d'altitude, il commence à faire froid ; il devient compliqué de se doucher, la transpiration sèche moins vite, il faut enfiler le sous-vêtement technique à manches longues, puis la petite polaire.

Une rencontre insolite et quelque peu impressionnante : des alpinistes français viennent de gravir le Manaslu. Ils sont 5, 4 ont atteint le sommet, dont 2 sans oxygène. Nous sommes les premiers Français qu'ils rencontrent, et ils ont manifestement envie de parler. Nous les écoutons raconter les conditions atmosphériques difficiles à haute altitude, le redoutable Camp III, exposé aux avalanches, les nuits sans sommeil, la peur, la détermination, la sagesse aussi lorsque, malade, il faut à regret renoncer et prendre la décision de rebrousser chemin... Oui, nous les écoutons avec plaisir, un peu de jalousie peut-être de ne pas connaître l'ivresse extraordinaire de la victoire.

Nous les félicitons chaleureusement, ce ne sont que quelques mots qu'ils accueillent avec modestie. Et les voilà repartis.



Coucher de soleil à Namrung

Mardi 1^{er} octobre – Ce matin, les nuages plombent la vallée. Il bruine. Comment s'habiller ? J'opte pour un tee-shirt, pour ne pas avoir trop chaud ; mais le petit-déjeuner traîne en longueur, j'ai refroidi, et j'échange mon tee-shirt contre un sweat à manches longues. A peine avons-nous marché quelques centaines de mètres que, déjà, je ressens la chaleur : retour aux manches courtes. Mais bientôt, la bruine se fait crachin, il faut sortir le poncho. La pluie cesse, la chaleur du corps fait condensation, et le poncho est aussi humide à l'intérieur qu'à l'extérieur ! Allez hop, je ré-enfile mon sweat... Avec une telle animation, la matinée passe vite.

Le sentier monte régulièrement mais fortement, et dès Lihi, nous franchissons le seuil des 3.000 mètres d'altitude. Contrairement à moi, le temps ne se découvre pas, et le brouillard rend même par moment notre progression fantomatique.

A nouveau, je suis surpris par la présence d'importantes plantations d'orge, encore bien vertes, à une telle altitude, mais Nicole me précise que l'on en rencontrera encore jusqu'à Samdo. Il y a quelques jours, lorsque nous l'interrogeons sur la faune aquatique de la Budhi Gandaki, Dawa nous expliquait sa lente disparition liée à l'usage intensif d'engrais chimiques pour l'agriculture ; nous étions un peu sceptiques, mais finalement la taille des surfaces encore cultivées à haute altitude pourrait bien en effet provoquer la pollution de l'eau...

A Lhó, nous croisons une délégation de moines partis à la rencontre d'un grand « Rinpoché » que nous avons vu arriver à Sho en hélicoptère : c'est un joyeux tintamarre de cris et de rires !

Je parviens enfin à joindre Sophie, mon épouse, au téléphone, et les bonnes nouvelles de France rendent mon cœur plus léger : c'est étonnant à quel point l'on peut subitement ressentir l'envie pressante d'entendre les êtres qui nous sont chers et d'être rassuré sur leur santé. Du coup, j'en oublie le crachin froid qui s'est remis à tomber, l'oxygène qui commence un peu à sa raréfier, à moins que ce ne soit les jambes et le souffle qui me manquent un peu aujourd'hui...

L'entrée du village de Shyala est particulièrement sale, jonchée de débris, et nous sommes loin des belles résolutions du « Manaslu Conservation Area » ; le village s'étire, et là encore les nouvelles constructions vont bon train. Le bâtiment le plus imposant, encore en chantier, semble abriter une école ; un lama instituteur nous en offre une visite guidée, et il est plutôt fier de nous apprendre qu'outre l'école, il y aura bientôt là un pensionnat, une bibliothèque, un café, et même un lodge en attendant la construction programmée d'un grand hôtel !

La déforestation est saisissante, et l'homme, à main nue, a ici terrassé et nivelé des centaines d'ares pour abriter les projets titanesques du nouveau Shyala : ce sera assurément, dans quelques mois, un ou deux ans tout au plus, une étape incontournable sur la route du Manaslu...

Notre plaisir n'en est que plus grand de pouvoir passer la nuit dans un vieux lodge authentique, aux cloisons de bois, où nous délogeons une poule d'une chambre où elle avait sans doute pondu ses œufs, et elle nous en voudra d'ailleurs longtemps : c'est même bien la première fois de ma vie que j'ai presque peur d'une poule !

La chaleur de ce lodge et de notre hôtesse nous réconcilie un peu avec Shyala qui nous laisse une impression d'autant plus mitigée que c'est ce village qui, pour d'obscures querelles ancestrales, refuse à Samdo toute vente de bois alors qu'il en regorge...

Mercredi 2 octobre – Le premier réflexe matinal, depuis quelques jours, est de scruter le ciel : dégagé en aval, nuageux au-dessus de Shyala ; un rayon de soleil vient éclairer la cime du Nadi Shuli, mais le temps de prendre le petit déjeuner et les nuages sont descendus. Bientôt, nous serons à nouveau dans la brume... Adieu le Pungen Glacier qui aurait pu nous offrir une superbe vue, au pied du Manaslu... Je me garde bien d'en parler à mes compagnons de route, mais je commence à m'interroger sur la « malédiction du tour du Manaslu » qui semble me frapper : pour la seconde fois de ma vie, j'emprunte ce chemin, la première fois sous la neige, la seconde sous la pluie... Verrai-je Samagaon ? Verrai-je enfin Samdo ?

Bon, Samagaon, c'est fait, en à peine plus d'une heure. Mais que faire ? Poursuivre vers Samdo ? Attendre une éclaircie pour tenter le glacier ? Randonner jusqu'au Birendra Tal, un petit lac de montagne, après le déjeuner ? Lorsque nous arrivons à Samagaon, c'est une superbe scène de vie champêtre qui s'offre à nous, avec des cultures à perte de vue, des femmes et des hommes affairées à cueillir les pommes de terre, à faucher l'orge, à confectionner meules et ballots de paille... Au fond de la vallée, le village, dense, étendu. Les vieilles maisons de pierres dressées au bord de la Budhi Gandaki désormais à l'état apparent d'un paisible et inoffensif ruisseau.

Le vieux gompa, au cœur d'une agglomération de murs de prières et de stupas de toutes tailles, abandonné.

Et le nouveau village, comme à Shyala, comme à Namrung, comme à Deng et Jagat...

Nous séjournons dans le lodge de Bir Bahadur, le directeur de l'école de Samagaon, un partenaire essentiel de Catherine, qui a beaucoup œuvré pour l'accueil des écoliers de Samdo, et qui a permis l'intégration des enfants de kamis. Il est prévu que nous le rencontrions.

« Lodge » n'est à vrai dire pas le terme le mieux approprié pour désigner le château que Bir Bahadur est en train de construire ! Tandis que les trekkers s'installent, que les caravanes de mules entrent et sortent de l'« hacienda », des ouvriers s'affairent partout autour de nous : on cloue, on scie, on transporte des planches d'un côté, des sacs de l'autre...

Le temps de nous installer et les nuages recouvrent la vallée ; il bruine, puis il pleut. Nous n'irons nulle part... Allez, cette fois, avouons-le, le moral en pâtit un peu, d'autant que la pluie ici nous fait craindre la neige plus haut... La malédiction...

Bien emmitoufflé dans nos ponchos, nous déambulons tout de même un peu dans le village, en quête du Health Post dirigé par l'O.N.G. britannique PHASE, d'où une infirmière s'en va prodiguer quelques soins à Samdo depuis plus d'un an. Le bâtiment n'est étonnamment pas indiqué, et même difficile à trouver, et lorsque nous le trouvons, il est fermé pour cause de « Dashein » ! Ah, Dashein... Une fête plus nationale que religieuse ; un festival de 15 jours qui s'étire sur 2 mois ; l'alibi culturel pour expliquer fermetures, vacances, désertification ! Officiellement, cette année, Dashein débute le 5 octobre ; mais nous sommes le 2, et l'école est déjà fermée et le Health Post abandonné.

Nous poursuivons notre découverte de Samagaon par le nouveau gompa, qui abrite en fait quasiment un troisième petit village sans doute peuplé des lamas, avant de faire demi-tour face à une meute de chiens patibulaires qui nous font regretter la poule psychopathe de Shyala ! La rencontre avec Bir Bahadur tourne court : moins de 10 minutes pour l'entendre nous dire que l'école n'accueille plus qu'un seul enfant de Samdo, quand nous en comptons 6, sans pouvoir même nous préciser le nom de l'enfant encore scolarisé, ni la destination des 5 qui sont partis. Une conversation expédiée par un directeur d'école qui, ce jour là en tous cas, avait avant tout la casquette du « business man » ; manifestement, et somme toute logiquement, son interlocuteur c'est Catherine, et il n'a pas de comptes à nous rendre. **A SUIVRE...**

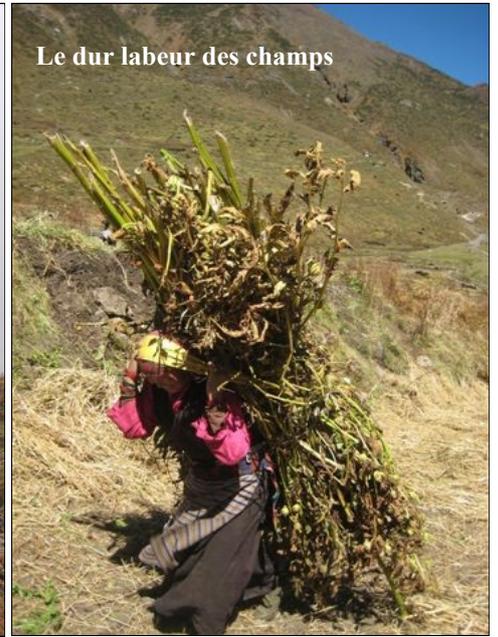


Dans la chaude cuisine de Shyala : Dawa, Jagat et Marco

Le lodge de Karsang et le stupa qui marque l'entrée de Samdo



Le dur labeur des champs



SÉJOUR À SAMDO, 2^{ÈME} ÉDITION ...

Accompagnée par quatre amis, Claudie et Robert Tolhurst, Danièle Coulange et Mireille Mosset, c'est en octobre 2010 que je découvre Samdo pour la première fois. Nous faisons le tour du Manaslu et sommes restés cinq jours au village. Cette expérience avait eu pour moi un goût de « revenez-y », et il m'aura fallu patienter 3 ans pour renouveler cette aventure avec, à la clef, onze jours à Samdo.

Les trois premiers seront communs et partagés avec Bruno Icardi, notre brillant secrétaire, et son fils, Marc-Antoine. Je lui laisse donc le soin de vous raconter ce début de séjour qui, pour lui, était une première.

Pour ma part, je vais essayer à travers ces quelques lignes de vous faire partager ces moments uniques et inoubliables que m'ont offerts les habitants de Samdo. Qu'ils soient petits ou grands, et tous à leur manière, ils m'ont permis de vivre une expérience hors du commun que je ne suis pas prête d'oublier.

Je leur dédie ce récit et les remercie de tout mon coeur.

Nicole MASSEL

Dimanche 6 octobre : la dernière matinée commune sera consacrée à un tour de village, visite de la gompa avec Nyima, école... Bref, dernier tour d'horizon pour Bruno et Marco. En début d'après midi, c'est le départ. Je fais un petit bout de chemin avec eux jusqu'à la centrale hydroélectrique, et là nos chemins se séparent; pour eux à la conquête du Lar-ky Pass, et pour moi un séjour solo à Samdo qui commence.

Je retrouve les enfants à l'école qui sont en train de préparer des dessins que j'emporterai avec moi pour envoyer aux parrains. Ils sont très appliqués et tous fiers de me montrer leurs réalisations. L'école se termine vers 15h30 et tout ce petit monde se disperse rapidement vers les maisons.

Je rejoins Nyima au « cyber café » et retrouve Chantal la Savoyarde qui loge aussi chez Karsang. Ensemble, nous allons jusqu'à la maison des femmes, et elle est toute contente de pouvoir acheter quelques souvenirs sur place. Pour son premier passage à Samdo, elle est agréablement surprise de pouvoir faire du shopping, envoyer des mails et téléphoner dans un endroit aussi isolé... La nuit tombe et nous rentrons ensemble au lodge. Chantal est ravie de partager ces instants autour du foyer avec Karsang, son père et sa fille : moments simples où avec quelques mots et quelques sourires la soirée est unique.

Lundi 7 octobre : ce matin, je rejoins Karsang qui est déjà dans les champs. En ce moment, c'est la période des récoltes : il faut moissonner l'orge, ramasser les pommes de terre et rentrer un maximum d'herbe pour l'hiver. Tout est utilisé, rien ne se perd. Chaque villageois a sa parcelle et se répartit les tâches : il y a ceux qui sont aux champs et ceux qui gardent les animaux pour les empêcher de venir troubler les récoltes. Ainsi, tout le plateau de Samdo est cultivé et chaque famille produit pour l'année à venir. Même dans le village, le moindre recoin ou espace non bâti est un jardin : quelques choux, navets, épinards, viennent améliorer le quotidien.

Il fait un temps magnifique et me voilà à ramasser des patates dans un décor à couper le souffle, avec de temps en temps un grand bruit d'avalanche qui me rappelle que le glacier du Samdo Peak est tout proche.

Karsang m'explique pour le tri : les toutes petites et abîmées pour les bêtes, les très grosses de côté et à consommer rapidement, et le reste en sac. Après la récolte, ces pommes de terre seront enterrées dans de grandes fosses profondes, seul moyen de conservation pour lutter contre le froid de l'hiver.

Tsering, le patriarche (80 ans) arrive et vérifie l'état des faucilles, car pendant que je ramasse les pommes de terre avec Lalbir (mon porteur en temps de trek mais en ce moment aide de Karsang), Karsang s'affaire à couper l'orge. La moisson se fait en deux temps : d'abord couper les épis et les faire sécher sur les toits des maisons puis couper le reste de la plante qui servira de paille. Des gerbes sont organisées, retournées régulièrement pour bien sécher puis amenées vers les maisons pour être engrangées. L'orge est précieuse car c'est la base de la « *tsampa* » : la farine d'orge grillée qui, mêlée au thé tibétain constitue le repas traditionnel.

Tout en effectuant ma cueillette, j'observe et j'écoute : les villageois se parlent entre eux d'un champ à l'autre, s'entraident pour le portage des sacs, des gerbes puis parfois chahutent et de grands éclats de rire résonnent. Certains sont

surpris de me voir mais me saluent très respectueusement. Norbu le cuisinier nous rejoint avec un thermos de thé, et nous faisons une pause avec Lakpa, la sœur de Karsang, qui nous rejoint avec sa petite fille. Elle n'a que 2 ans et demi et déjà tente en vain de soulever un doko. Comme quoi, la tradition du portage commence tôt ...

Dans la famille de Karsang, c'est Lakpa qui garde les yacks. Elle me dit qu'il y en a plus de 150 à Samdo, et cela donne beaucoup de travail car il faut protéger les récoltes. Elle repart en direction d'un versant où se trouvent les bêtes, mais avant de partir elle lance quelque chose à sa sœur ?? En deux coups de faucille, Karsang partage un morceau de viande de yack séchée que nous mastiquerons le reste de la matinée : c'était l'encas de 11h !

Je profite de l'après midi pour dire bonjour à Karma et Dawa, jeune couple qui vient d'ouvrir un nouveau lodge. Je suis accueillie dans la cuisine et nous parlons des enfants, du tourisme, de la vie à Samdo... Ils sont très actifs car Karma est un des responsables du groupe des jeunes, et Dawa s'occupe du Comité des Femmes. Un de leur fils, Gyurme, parrainé par Françoise Vimard, est parti à l'école de Manang, et c'est donc à son petit frère présent que je remet le paquet envoyé par Françoise à la demande du père qui, avec un grand sourire, me dit : « ils partageront ».

J'essaie de comprendre pourquoi le choix de Manang et ils m'expliquent que cette école correspond mieux à leurs attentes. C'est un sujet auquel nous devons être attentifs car l'absentéisme des professeurs gouvernementaux a des conséquences négatives sur l'ensemble de l'école de Samdo et génère une surcharge de travail pour Uten et Nyima, déjà bien occupés. Nous en reparlerons à mon retour.

La soirée est tranquille et j'observe en silence les habitudes familiales : Karsang est très attentive à son père, lui prépare son bol de tsampa, lui sert régulièrement du thé chaud, lui approche ses couvertures... Passang joue avec sa petite cousine, et Norbu prépare le repas. Vers 20h, tout le monde est couché car demain il y a encore beaucoup de travail.

Mardi 8 octobre : ce matin Tsering ne va pas bien et il ne s'est pas levé. Karsang lui a donné des médicaments et lui prépare un mélange d'herbes qu'elle chauffe dans du beurre et avec lequel elle lui frictionne le dos et la poitrine. C'est certainement une bronchite et il doit se reposer. Nous partons ensemble aux pommes de terre pour une nouvelle matinée de cueillette. Dawa est juste un champ en dessous et m'invite à déjeuner. Je pars donc avec elle et retrouve Karma au lodge qui m'a préparé un excellent « *rosti* » : galette de (devinez quoi ?) pommes de terre en purée, bien dorée à la poêle. Un régal et un bon petit coup de « peps » pour repartir au champ.

En fin d'après midi, moment de détente en solitaire pour observer les scènes de vie. Perchée en haut du village, je me prends à rêver en regardant tout autour de moi, quant tout à coup mon nom résonne. Un petit groupe d'enfants m'a reconnu, me rejoint en courant et me raccompagne car la nuit arrive. Je passe dire bonjour à Kancha (le menuisier) et Tashi Lamo. Ils ont un bébé qui a tout juste 2 mois et sont en plein travaux. Ils avaient déjà le « Yack Lodge » et font

un agrandissement. A terme, il y aura 27 places : ils ont bien compris que le Tour du Manaslu allait devenir un trek important.

En passant près du « cyber café », Nyima est très occupé car ce soir nous avons réunion avec les jeunes. Pour le soulager, j'accompagne des touristes à la boutique et fais quelques ventes. Il en sera de même pour les jours suivants car les femmes étant occupées aux récoltes, les tours de garde ne sont pas assurés et je vais donc me transformer en marchande. Même à Samdo, il faut savoir être polyvalent !!! Ce soir, je suis invitée à dîner chez Uten, notre institutrice qui, en plus de l'école, travaille au lodge de son oncle. Accueil chaleureux comme d'habitude et, pour changer du dal bat, surprise : pizza aux champignons ! Original et pas mal du tout.

20 h, me voilà à l'école dans la salle des professeurs, entourée de 21 personnes : 16 jeunes sont présents, de 14 à 30 ans, les trois responsables du comité : Babu, président, Chedock, trésorier et Karma, secrétaire. Uten et Nyima sont là pour orchestrer la réunion. Après des présentations communes, nous parlons du futur projet de « maison des jeunes ». Ils sont, pour la plupart, venus aider leurs familles aux récoltes, mais comme tous les jeunes, ils ont envie et besoin de se retrouver entre eux. Ils sont donc très motivés à l'idée d'une maison commune. Actuellement, ils sont déjà contents d'avoir internet mais le local est bien trop petit. Nous parlons de projets de développement touristique, de mise en valeur du village, d'accueil des touristes... Bref, beaucoup d'échanges intéressants et plein d'espoirs pour une nouvelle jeunesse à Samdo. Il est 22 heures passé quand je rentre au lodge. Le froid est vif mais le ciel est grandiose. J'ai hâte d'être au chaud dans mon duvet car la journée fut bien remplie.



Lakpa et Menae en pleine lecture



Karma, Dawa, et Tsering Dorje

Mercredi 9 octobre :

Nyima a organisé une rencontre sportive pour le groupe des jeunes : le matin, tournoi de volleyball et badminton « mixte » dans la cour de l'école, et l'après midi, match de football pour les garçons sur une des places du village.

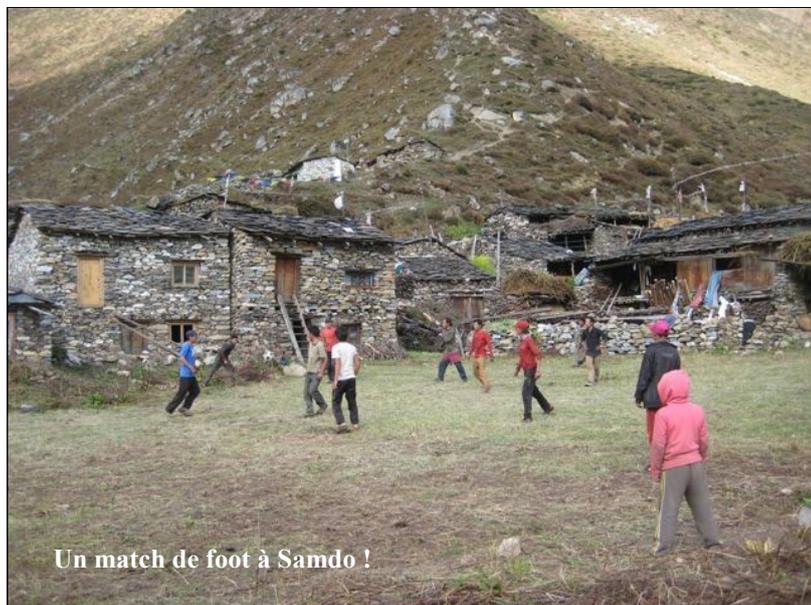
Pendant ce temps, les plus petits sont en classe et ne se gênent pas pour faire les curieux aux fenêtres ou pour partir en courant dans la cour en espérant attraper le ballon de volley.

Vers 11h30, une pause « lunch » à laquelle je suis invitée. Au menu, un bol de flocons de riz, du soja et des boulettes dont le goût est indéfinissable, le tout accompagné de thé au lait. Cela ne vaut pas un bon « dal bat »...

Durant cette pause, je profite de donner à Babu le paquet que m'a remis Myriam Bevillon, la marraine de son fils Tsering Lobsang actuellement scolarisé à Manang. Je retrouve les mêmes arguments annoncés par Karma. Décidément, Manang a la côte !

L'après midi est magnifique et pendant que les garçons se livrent à un match de foot très sérieux, Lakpa et quelques enfants sont assis dans l'herbe autour de moi. Menae Sangmo (la grande fille de Tsewang décédé il y a 3 ans) est là. Elle a 14 ans et ne va plus à l'école pour aider sa mère aux tâches quotidiennes. Sa petite sœur, Tashi Tsewang (J.P Félix) et son petit frère, Passang (J. Viande) sont à la Namgyal School. En tant que fille aînée, elle reste auprès de sa mère. Elle est très émue quand je lui remet le petit paquet envoyé par sa marraine, Michèle Ughetto, qui contient une lettre et quelques photos. En peu de temps, tout un tas de curieux se regroupe autour d'elle pour voir ce qu'elle a reçu. Je sens Menae heureuse de découvrir les photos de famille de Michèle, sa maison, ses enfants, sa ville et écouter Uten lui lire sa lettre. Elle me regarde et c'est avec un grand sourire qu'elle m'invite à aller chez elle pour rencontrer sa maman, Nyima Dikiyi. Depuis le décès de Tsewang, elles ont déménagé et habitent une nouvelle maison au sud du village, en bordure des champs. Nyima va mieux mais ne peut rester seule. Je lui ai ramené les dessins de ses deux enfants de l'école de Kathmandu. Elle les regarde avec beaucoup de tendresse et les place sur une étagère. Un sourire, quelques mots, quelques gestes et je suis invitée à venir dîner vers 18h.

En retournant au village, je rencontre des Normands et les emmène à la boutique des femmes pour quelques achats. Au retour, Lakpa, la sœur de Karsang qui habite juste à côté du cyber café, nous invite à boire le thé. Pour eux, c'est



Un match de foot à Samdo !

une grande première : rentrer dans une maison traditionnelle et découvrir le thé tibétain. Ils me remercient vivement et me disent qu'ils n'oublieront pas Samdo.



Shopping à la Maison des Femmes

Le temps passe vite et je retourne chez Nyima et Menae qui m'attendent. Nous partageons un excellent dal bat assises toutes les trois autour du feu. Menae s'occupe de faire la vaisselle et Nyima s'assoit près de moi avec un livre : celui de Clint Rogers sur Samdo : « Where the rivers meet ». C'est dans leur maison que l'auteur a vécu le temps d'écrire l'ouvrage et elle est très fière de me montrer Clint Rogers et Tsewang assis côte à côte. Je pense qu'elle avait besoin, à sa manière, de parler de son mari et nous feuilletons le livre en regardant les photos de Samdo : Tsewang est parmi nous, et ce fut une belle soirée. C'est à travers champs que je rejoins le lodge, la nuit est là et Samdo s'endort.

A SUIVRE...

DERNIERE MINUTE

TRISTE NOUVELLE...

Je suis désolée de vous apprendre que le père de Karsang Diki est décédé hier. Après trois semaines passées dans quatre hôpitaux différents. Karsang et ses sœurs ont pris la décision de l'amener au monastère de Swayambunath pour mourir en paix. Il est décédé dans l'ambulance en arrivant. La crémation s'est faite le soir même. Les jeunes de Samdo ont beaucoup aidé les trois sœurs hier. Les hommes de la famille étant au village. Karsang est la plus bouleversée car elle a toujours vécu avec son père et se retrouve seule. Tsering Norbu était vraiment un homme bien, très écouté à Samdo. C'est lui qui avait pris la décision de fuir le Tibet avec tout le village. Si vous possédez de belles photos de lui, de lui avec ses filles, merci de me les transmettre. Je vais leur faire un album. Amitiés.

Catherine

